

Le feuilleton : une troupe de passage : [1ère partie]

Autor(en): **Pradez, Eugénie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226048>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cette musique très simple et très sentimentale a influencé plus qu'on ne croit de nombreuses générations d'adolescentes. Qui dira les rêves insensés que tous ces yeux de seize ans ont inscrit sur l'ébène où se reflétaient vaguement leurs boucles blondes ?

Eh bien ! le piano va mourir. Il va mourir assassiné. Ses meurtriers s'appellent Phonographe, Radio et Vie Moderne. Les jeunes filles ne désirent plus du tout se fatiguer à jouer des airs sentimentaux que les artistes peuvent leur répéter jusqu'à satiété. Les parents ne tiennent plus du tout à ce que leur progéniture leur massacre, le soir, après souper, le *Lac de Côme* ou *La Prière d'une Vierge*, quand la T. S. F. leur apporte à torrents *Le Beau Danube Bleu*, *Les Patineurs* ou *La Veuve Joyeuse*. Et puis que voulez-vous, dans cette vie moderne où les appartements sont comme des boîtes à cigares, il n'y a vraiment plus de place pour un piano.

Dans les cafés, pianistes et violonistes qui venaient jouer quelques airs à l'heure de l'apéritif, ont été chassés pour faire place à un pick-up. Le film sonore a détrôné, lui aussi, les pianos qui accompagnaient si bien les chevauchées cow-boy. Bientôt on ne trouvera plus ces meubles glorieux que dans les musées où de doux maniaques viendront de temps en temps jouer quelques airs pour reconstituer devant un auditoire ahuri, une époque disparue... une époque qui fut celle de notre enfance.

Monsieur Piano est mort...



UNE TROUPE DE PASSAGE

Il avait plu toute la journée et on entendait au dehors l'eau des gouttières se précipiter en cataractes continues du toit jusque sur la cour pavée de l'hôtel.

Bien qu'ils eussent essuyé leurs vêtements avec leurs mouchoirs et tamponné leurs chaussures avec de vieux journaux, emportés dans ce but, les musiciens, les deux femmes surtout, l'une très jeune, brUNETTE au visage ovale et blanc, l'autre flétrie avant l'âge, menue et ridée, grelottaient sous leurs vêtements trempés.

Dans le vaste salon d'hôtel, transformé pour la circonstance en salle de concert, les étrangers, prisonniers depuis le matin dans leur demeure temporaire et banale, affluaient, avides d'une distraction, l'esprit las des longs loisirs vides de leur villégiature de montagne.

L'entrée des quatre musiciens, baroques et mouillés, avait fait courir d'un bout à l'autre de la salle, aux murs nus, un frisson de pitié souriante, de cette pitié très douce à éprouver, où se cache, sous son déguisement le plus flatteur, la sensation intime du bien-être.

Tout à son affaire le chef de troupe, cravaté de rouge, très digne devant cette assemblée de beau monde, jeta sur ses trois compagnons un rapide regard interrogateur. Tout son monde était prêt, sa femme, la fille, Paul ; la vieille, assise devant sa harpe, la tête branlante, Nanette tortillant dans ses doigts nerveux des feuillets jaunis, Paul, indifférent, l'archet au poing.

Seuls, dans ce moment d'attente, les yeux noirs de la jeune fille trahissaient une vie intérieure ; ils avaient, dans son visage ovale et blanc un éclat souffreteux, un fixité douloureuse et ardente qui par-dessus les choses extérieures semblait s'attacher à une pensée. Mais le père ne vit rien d'anormal sur le visage toujours pâle de Nanette et il donna le signal.

Elle se leva en même temps que Paul et tandis que la vieille cherchait en tâtonnant les cordes usées de sa harpe et en tirait des sons durs et désagréables, Nanette chanta d'une voix vide, sans éclat ni ampleur, d'une petite voix ordinaire et fade, l'éternelle romance transcrite sur

les feuillets jaunis. Paul s'accompagnait brillamment sans la regarder.

Ce soir-là ce n'était pas la sensation du ridicule s'attachant à ses efforts, découverte récente qui avait rendu son incurable timidité plus brusque et plus maladroite, qui mettait dans les yeux de Nanette cette expression désolée. La piqure de la moquerie ou de la commisération de passage, qui depuis peu l'irritait à en pleurer, la laissait, ce soir-là, indifférente. Elle écoutait affolée, trois mots brefs dont le son sourd frappait continuellement son oreille :

— Paul s'en va, Paul s'en va !...

C'était le glas froid et lent de son amour, de la joie de sa jeunesse à peine commençante.

Le morceau s'acheva au milieu de chuchotements amusés. Quelques rires perlés s'échappèrent d'un vapoureux nuage d'étoffes claires. Les toutes jeunes filles se détendaient de l'ennuyeuse captivité de la journée, elles étouffaient de gaieté derrière leurs jolis mouchoirs brodés.

Debout près d'une fenêtre deux jeunes hommes jetèrent du côté de cette jeune en joie un regard blasé qui tout de suite s'en détacha.

— Cette vieille, dit l'un d'eux en bâillant poliment, les lèvres fermées, les marines frémissantes, avec sa tête qui branle est trop drôle et puis la petite... elle ouvre une bouche immense, mais on n'entend rien. Il y a le jeune homme.

— Oui, il y a le jeune homme. Pas mal le jeune homme.

Nanette, l'oreille au guet saisit la phrase au vol et elle reçut, à la place où elle souffrait, un choc brutal. Au mouvement des lèvres, son attention aiguë avait reconnu la phrase ordinaire, partout la même :

— Il y a le jeune homme.

Sur la tête de Paul, elle ne pouvait plus en douter, une étoile se levait, une étoile qui allait le sortir de la nuit ! tandis qu'elle-même resterait en arrière glacée par l'abandon et l'oubli. Non seulement Paul la quittait, mais il la quittait joyeusement, ivre déjà d'espérances auxquelles, elle, Nanette, était étrangère.

Comme si le magnétisme de cette préoccupation ardente eût enfin gêné le jeune homme, Paul finit par tourner légèrement la tête du côté de Nanette. Pour la première fois, ce soir-là, il la regarda.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle tressaillit et elle fixa sur lui son œil douloureux, elle le lui plongea jusqu'au cœur. Elle ne pouvait pas dans ce moment donner une autre forme à son angoisse, une autre figure à son ressentiment. Son désespoir muet l'étranglait à l'étouffer.

Souvent dans les temps heureux où Paul ne songeait pas encore à la quitter, il lui murmurait ainsi, jusque sous l'œil gouailleur du public, quelques paroles adoucissantes, mais, ce soir-là, en voyant sa pâleur de cendre il détourna la tête tout de suite. Depuis qu'il avait signé l'engagement inespéré qui le sortait de l'humble routine de sa vie ambulante, le fixait, lui donnait du pain, Nanette n'était plus pour lui qu'une pâle silhouette allant et venant, très effacée, sur le fond terne du passé. Pas une fois l'idée de la prendre avec lui ne lui était venue à l'esprit. Il ne lui avait jamais rien promis, il se sentait libre vis-à-vis d'elle de rester ou de s'en aller à son gré. L'acte ne lui causait aucun scrupule, seulement il éprouvait à côté de la jeune fille depuis qu'elle savait sa décision, un malaise inconnu. Tous leurs rapports avaient brusquement changé un abîme s'était creusé entre eux, si profond, que tous deux semblaient, sous leurs traits familiers, être devenus d'autres êtres, des étrangers qui ne savaient plus que se dire.

Il était passé onze heures quand le concert prit fin. La salle était déjà presque vide et, un à un, les quatre musiciens défilèrent le long des chaises abandonnées. Nanette marchait la dernière et elle regardait Paul ; elle pensait obstinément au temps, encore proche, et pourtant déjà si perdu pour elle, où il s'arrêterait pour l'attendre, où d'un mot, d'un regard, d'un sourire, il effaçait jusqu'au souvenir de l'effort fatigant de la soirée. Elle le regardait marcher, elle sui-

vait tous ses mouvements avec la fixité d'espérance d'un cœur jeune qui ne veut pas lâcher l'idée du bonheur et qui s'y cramponne, même s'il n'est plus qu'un cadavre.

Paul franchit la porte sans se retourner.

Arrivés à l'auberge où ils passaient la nuit, les quatre musiciens entrèrent un moment dans la salle à manger presque déserte. Avant de se séparer, il fallait, comme à l'ordinaire partager la recette avec Paul, mais sans attendre son dû, le jeune homme s'échappa sournoisement. Il redoutait d'entendre sortir de la bouche du maître un de ces mots mordants qui, depuis son engagement inespéré, lui signifiait journallement sa disgrâce ; il avait peur aussi de rencontrer le regard poignant de Nanette. Il se sauva sur la pointe des pieds.

La harpiste s'approcha de l'angle où Nanette, assise à l'ombre, pensait, et elle l'interrogea doucement :

— Dors-tu, Mignonne ?

Ne recevant pas de réponse elle posa sa main fluette sur l'épaule de la jeune fille et elle répéta sa question :

— Dors-tu, Nanette ?

Nanette tressaillit. Non, elle ne dormait pas, mais depuis que Paul avait quitté la chambre, elle souffrait partout, dans son corps, dans son âme, affreusement ; il lui semblait impossible de remuer cette angoisse, de marcher comme à l'ordinaire. Pourtant elle se leva et elle suivait son père et sa mère.

« Cette petite, pensa la mère en regardant le pas flottant de Nanette, elle dort debout, ou bien... »

Elle passa son bras sous celui de sa fille et elle l'emmena sans rien dire.

Dans le corridor, un domestique, les yeux bouffis de fatigue, surveilla, d'un œil mécontent la retraite des chétifs locataires d'une nuit :

— Faire veiller ainsi les gens et ne pas prendre seulement un verre d'eau !

Le silence régna dans la maison.

(A suivre).

E. Pradez.

Nourriture indigeste. — Auriez-vous quelques chose à donner à manger à un pauvre chômeur ?

— Quel était votre métier ?

— Avalueur de sabres.

— Eh bien ! avaluez cette hache.

Ce qui ne se dit pas. — L'amoureux. — Enfin, avez-vous trouvé dans ma lettre ce que je ne pouvais vous dire de vive voix !...

Elle. — Oui, quinze fautes d'orthographe !

ALPHONSE MEX. — **Oiseaux de Passage.** Comédie en trois actes. — Montreux. H. Cherbuin, imprimeur-éditeur.

M. Mex n'est pas un inconnu pour beaucoup de nos lecteurs qui n'ont pas oublié ses récits de mobilisation. Il publie aujourd'hui une charmante comédie en trois actes qu'auront du plaisir à jouer les amateurs. Nous nous faisons un devoir de la leur proposer. Elle se recommande d'ailleurs par l'intérêt du sujet, le naturel des personnages, la vivacité du dialogue, que ne dépare aucune expression triviale.

La pièce a trois actes. Nous en aurions volontiers souhaité quatre. La transition entre le second et le troisième aurait été atténuée et le public aurait apprécié plus longtemps l'esprit de l'auteur.

Les **Oiseaux de passage** sont les soldats qui se succèdent dans le Jura bernois pendant la période de mobilisation. L'un d'eux, un caporal vaudois, finit, non sans peine, par y trouver le bonheur.

Pièce mi-civile, mi-militaire, dont deux sociétés ont déjà entrepris l'étude. Nous lui souhaitons le succès qu'elle mérite.



Timbres-poste pour collections
M. Suter, 9, r. Pichard Lausanne
 Tél. 34.366
 Catalogue Yvert 1935 à 9 fr.
 Zumstein 1935 à 3 fr. 75
 Albums Yvert dernières éditions.

Un Monsieur

à qui on ne la fait pas...

exige un apéritif sain «DIABLERETS» et non un «Bitter» et il n'est jamais trompé.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.